

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le forum des Femmes
La Nouvelle Barre du Jour en amont de la pensée théorique au Québec

Caroline Bayard

Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1986). Review of [*Le forum des Femmes : La Nouvelle Barre du Jour en amont de la pensée théorique au Québec*]. *Lettres québécoises*, (42), 71–72.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par Caroline Bayard

Le Forum des Femmes: La Nouvelle Barre du Jour en amont de la pensée théorique au Québec.

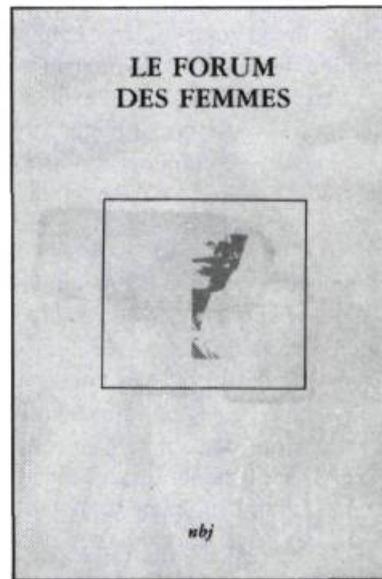
L'énergie à *La Nouvelle Barre du Jour* et aux éditions du même nom n'a jamais été une donnée fragile, les idées y ont toujours circulé, les réflexions surgi, les remises en question fusé. Étalaé en fait sur trois décennies (les années soixante, soixante dix et quatre-vingt) le rayonnement de ces idées reflète les préoccupations de plusieurs générations, leur mordant conceptuel, leur charge émotive aussi.

*Le Forum des Femmes*¹ (numéro de mars 1986) transcrit partiellement, mais de manière attirante, la journée du 21 avril 1985 qui avait vu nombre d'écrivaines, d'artistes, de linguistes, de femmes concernées par la création et la réflexion se réunir et partager leurs différences autant que leurs coïncidences. La journée — à en juger par les extraits édités que nous en avons ici — dut être riche et le document que la *Nouvelle Barre du Jour* nous offre est non seulement significatif mais aussi essentiel pour comprendre les remises en question du tournant des années 80. Plusieurs textes me paraissent se focaliser sur des problèmes précédemment laissés de côté, dédoublés en abîme ou tout simplement écartés. D'autres reprennent des questions souvent traitées mais en les approchant sous un angle et éclairage différent.

Louky Bersianik regarde attentivement le tabou de la maternité, tabou pour celles qui savent que les conditions d'une maternité vraiment libre ne sont pas encore une réalité au temps présent. Et elle ajoute de manière à la fois tranquille et percutante:

Mais, donner la vie n'est pas une valeur patriarcale. En soi, ce n'est ni bon ni mauvais, mais ça nous appartient. C'est notre droit et non un devoir. C'est aussi un pouvoir et un choix. Ce n'est pas du tout anecdotique dans notre vie. Ce n'est pas parce que le système a abusé de ce pouvoir et l'a dévalorisé pour mieux nous exploiter qu'il faille y renoncer. Il nous faut au contraire le reprendre si le coeur nous en dit, nous le réapproprier d'une façon ou d'une autre et en faire une nouvelle valeur positive. Si l'enfant mâle est tabou, c'est pour d'autres raisons qui souvent m'échappent. Car, pour moi, il est une réalité irréductible: il est toujours lourd de son peu de poids l'enfant qu'on a. Et l'enfant qu'on a on l'aura toujours. On ne peut rien y faire.

Je crois qu'il fallait du courage pour approcher ce tabou-là et l'adresser en face, ce qui ne veut pas dire le résoudre mais, plus honnêtement, le voir et possiblement changer avec lui,



le changer, le transformer. Le texte de Louky Bersianik scintille de lucidité, de bout en bout. Il est une grande traversée aérienne et libérante. Le refus d'occulter l'irrésolu (ou l'irrésoluble), de ne pas vouloir regarder aussi les rapports des fils aux pères, les rapports aux autres hommes y est examiné parce que, dit-elle, dans une très belle phrase:

il n'est pas utile, mais plutôt nuisible de nous couper d'une contrée touffue de notre réalité psychique. Essayons d'être en contact étroit avec la réalité objective qui donne en spectacle la prostitution, la pornographie, le viol de nos soeurs, la violence qui nous est faite à travers celles qui sont battues et humiliées. Soyons aux aguets et prêts à intervenir s'il le faut. Ne leur laissons rien passer aux maîtres de ce monde. Ni l'ordinaire, ni le nucléaire. Mais ne tombons pas dans le manichéisme le plus élémentaire qui rééditerait à l'envers le vieux système pythagoricien...

D'autres textes soulèvent d'autres questions. Celui de Gail Scott (dont la version anglaise est ici traduite) est tissé autour d'une intéressante polyphonie scripturale. Différentes voix y parlent, confrontent, éludent, se superposent. Images sur les femmes (Hollywood et Nobokov) images symboles de femmes (Freud) et finalement images reflétées par des femmes elles-mêmes. Une des questions suscitées par ce texte, du reste riche et fourmillant d'imaginaires contrastés, est celle du pro-

blème «dans l'espace entre notre être... et leur dire». Il y a ici un rappel de Soshana Felman:

la source du tragique consiste non dans l'acte, mais dans la rencontre (d'abord manquée, puis graduellement réalisée) entre l'acte et le langage.

et la question qui surgit de cette donnée — prémisses:

mais qu'est-ce qui se passe si le corps (l'acte) est condamné par le langage de l'autre (exemple saigner sur une robe blanche c'est dégoûtant) car en tant que femmes l'espace entre l'acte et le langage est si vaste que nous ne réussissons jamais à le combler.

Cette question de la distance et de la relation entre le faire et le dire, question travaillée dans le *Scandale du corps parlant* (Felman) revient dans le texte de Louise Cotnoir et ce avec une candeur et une clarté dont beaucoup d'entre nous ont un réel besoin. En particulier, Louise Cotnoir souligne le rôle de ce qu'on appelle le domestique, le quotidien, le fragmenté dans l'écriture des femmes, valeurs qui se veulent «l'expression d'un réel qu'elles cherchent à transformer, à porter ailleurs». Et elle examine l'impact de cette détermination: «partir du *petit détail*, montrer une réalité banale et l'utiliser comme un repoussoir d'où se dégage une autre réalité.»

D'aucuns (mais pas tous) reconnaissent que les modifications épistémologiques et les lois de la science changent aussi notre conscience. Pourquoi n'en serait-il de même avec l'écriture traversée par la conscience féministe? L'écriture des femmes, s'enquiert Cotnoir, ne serait-elle pas celle qui adhère le plus à cette fin de siècle? et celle qui, tout en voulant conserver une relation vivante avec le réel, le remet aussi en question, le mettant à l'épreuve, en le retournant, en ne le laissant pas quitte de ses inachèvements, de ses violences, de ses blocages.

J'ai été intéressée de voir que Marie-Claire Blais avait participé à ce forum. Sans doute parce qu'elle a toujours eu une certaine distance par rapport à ce genre d'événements. Non qu'elle s'en soit volontairement distancée, après tout il y a dix ans elle avait participé à la *Nef des Sorcières*, et son nom sera toujours associé aux écritures au féminin. Mais sa stature individuelle a toujours été telle qu'il serait irréflecti de vouloir l'intégrer de force à une génération, un mouvement, ou une volonté collective. La manière dont elle articule sa position par rapport à ce qui avait été dit et vécu ce jour là doit être écoutée attentivement. Il est intéressant que ce vers quoi elle tend «une écriture lumineuse et féconde», un monde «événement révolutionnaire et heureux», ce soit précisément les omissions de son oeuvre (donc en un sens présentes dans son oeuvre). Ce qui n'est pas dans le texte est spécifiquement ce que le texte désire le plus. Depuis Althusser, Pierre Macherey et Fred Jameson, beaucoup d'encre (masculine) a coulé là-dessus. Et sans avoir besoin de s'y référer, il est captivant de voir à quel point Marie-Claire Blais désire précisément ce qu'elle se trouve dans l'impossibilité de représenter. Une donnée qui est aussi présente dans ce texte et qui ne figure pas très souvent au Québec (sauf notoirement dans les écrits de Jovette Marchessault) serait une dimension planétaire, une solidarité écologiste et féministe. Elle prend ici un relief saisissant parce qu'elle re-situe ces questions dans le contexte d'un danger omniprésent, l'arrière plan nucléaire et elle le fait sans

rabâchage moralisateur. Elle énonce, simplement, tranquillement avec la petite voix de l'horreur qui ne peut que dire ce qu'elle voit se profiler à l'horizon, quoi qu'il lui en coûte.

D'autres textes dans ce volume se focalisent sur des questions essentielles, vitales que le public lecteur retracera, j'en suis sûre, avec intérêt. France Théorêt regarde pour sa part la question du réel et des mots avec une grande finesse et un sens du questionnement qui ne se départit jamais, ni d'une conscience féministe ni d'une connaissance linguistique. Entre la nécessité d'une fidélité, d'une honnêteté politiques («ce mouvement intérieur exigerait une transcription exacte de ce qui a lieu») et celle de l'arbitraire saussurien son-sens, elle choisit la réalité d'un rapport qu'elle décrit comme un noeud: «dans la turbulence intérieure, il y a la quête d'une autre rationalité celle qui veut que le langage supporte un certain poids du réel». Louise Dupré et Suzanne Lamy complètent cette quête avec l'imagination du rire (du reste l'intervention de la deuxième s'intitule «Petite cantate à l'honnête voleuse» (*sic!*)). Ces deux textes constituent le pont le plus intéressant entre la pratique et la théorie, le concret et l'abstrait en portant les mots le plus loin possible, en énonçant que:

Écrire dans l'entre-deux, dans les trous, c'est accepter de ne pas faire le trajet en ligne droite, c'est accepter la dérive, les difficultés de parcours, le doute, les hésitations, mais aussi le plaisir, l'émotion, l'échange, l'événement.

(Louise Cotnoir)

Le *Star Wars* Spielbergien et Reaganien devient un *Star Words*, la dichotomie d'Hamlet, le rire éludé de Gertrude Stein: *to be is to be is to be is to be*.

Les lectrices et lecteurs découvriront ce texte et le parcourront avec bonheur je crois. Entre la pratique et la théorie, entre le réel et le moi intérieur, le monde et les mots, s'inséreront d'autres nouveaux espaces, d'autres repérages, d'autres fragiles saisies qui ne sont que des transitions vers un ailleurs, un autre monde heureux à définir, à créer. □